

Villes en développement

Bulletin des professionnels de
AdP-Villes en développement

Février 2020- N°113

Sommaire

2 et 3. *La vallée du Bouregreg, un paysage d'avenir.* M. Bennani & L. Bouzemberg

3. *Le Paysage et le système terre.* A. Peter

4 et 5. *Répondre aux enjeux des villes du Sud par le paysage.* A. Prevel & F. Ségur

6 et 7. *Agir par et pour le paysage.* A. Masbouni

7. *L'Afrique, paysages et apaisement.* S. Rivoal

8. À lire

8. Repères



© B. Michelin

Sur une route à Madagascar

LE PAYSAGE ET LES VILLES DU SUD

Éditorial

De l'utopie à la réalité

Pourquoi aborder la question « le paysage et les villes du Sud » dans le Bulletin Villes en développement aujourd'hui ? Elle ne nous renvoie pas à un objet clairement identifié. Le rapport entre les deux objets demeure délicat et paradoxal.

Le paysage est une catégorie légitime de la géographie rurale qui désigne d'abord l'idée de nature. Aujourd'hui encore, beaucoup de projets urbains sont engagés sans aucune réflexion sur le paysage qui serait un « luxe » réservé aux pays occidentaux. Quand elles sont menées, on constate une véritable difficulté à aller au bout des intentions. En outre, résultant de cette absence de retour d'expériences, les modèles de gestion et d'entretien des paysages restent des angles morts. Cela nécessite de mobiliser des fonds et de faire se parler des mondes très distants les uns des autres.

Pour autant, aujourd'hui, à l'heure de la métropolisation et du changement climatique, la relation de l'urbain à la nature est éminemment problématique. La nouvelle vogue de sujets comme l'agriculture urbaine ou les espaces verts de proximité permet un retour du sujet dans le débat autour des projets concrets d'aménagement dans les villes du Sud.

Le discours sur la nature et la prise en compte de l'environnement amènent à repenser et réinvestir autrement les centres-

villes, mais aussi des interstices, des berges de fleuve qui pouvaient être perçus comme des espaces de marges, pour le meilleur et pour le pire, tant les usages et les appréciations sur ces lieux peuvent être différents.

Même si c'est encore balbutiant, nous avons souhaité porter ce thème, encore peu traité, dans ce numéro pour questionner des praticiens sur leurs savoir-faire et leurs approches et amener à réfléchir sur l'évolution des métiers. C'est dans ce sens qu'Alfred Peter et Ariella Masbouni nous offrent leurs approches du métier et enrichissent la conception du paysage. Mounia Bennani et Léna Bouzemberg évoquent la question paysagère dans le projet d'urbanisation et de restructuration de la vallée du Bouregreg au Maroc. Anaïs Prével et Frédéric Ségur proposent, sur la base de leurs expériences au sein du Grand Lyon, une lecture par échelles de l'approche paysagère. Stéphanie Rivoal nous rappelle que la question du paysage est vitale pour apporter des respirations dans la ville.

Loin d'épuiser un sujet qui s'intégrera, nous l'espérons, dans des approches transversales au sein de futurs projets urbains, ce numéro vise donc à poser les bases d'un questionnement et d'une approche qui, pour l'heure, restent encore trop peu mis en avant.

Benjamin Michelin

LA VALLÉE DU BOUREGREG, PAYSAGE D'AVENIR POUR RABAT-SALÉ

Géographe et paysagiste, Mounia Bennani est vice-présidente de l'association des architectes-paysagistes du Maroc (AAPM). Léna Bouzemberg est paysagiste, socio-démographe et programmatrice urbaine. En alliant la recherche à une pratique professionnelle de terrain, ces deux expertes du paysage se mobilisent pour la conception d'espaces publics de qualité. Respectueux du paysage, de ses valeurs environnementales, basés sur une analyse fine des usages et de l'occupation sociale, ceux-ci doivent contribuer à l'amélioration du cadre de vie urbain au Maroc.



© Léna Bouzemberg, 2017

La partie centrale de la vallée du Bouregreg, dans laquelle une agriculture de maraîchage a permis d'entretenir un paysage de qualité.

La capitale du Maroc, Rabat, est une ville de plateau côtier, en promontoire sur l'Atlantique et sur la vallée du Bouregreg qui la sépare de sa ville jumelle, Salé. Cette situation géographique particulièrement favorable du point de vue défensif comme du point de vue des ressources, est à l'origine de la première occupation phénicienne du territoire, il y a quelque 3000 ans. Les époques qui ont suivi ont vu une urbanisation progressive et parfois rivale entre les deux villes de plateau, le fleuve symbolisant depuis plusieurs générations la rupture entre les deux cités. Ce développement est resté à respectueuse distance de la vaste vallée à fond plat et des crues du Bouregreg, de ses zones humides fourmillant de faune et de ses riches espaces agricoles engraisés par les alluvions saisonnières.

Fragilisation de l'agriculture et pression urbaine

Depuis 1974, le grand barrage Sidi Mohamed Ben Abdella, implanté à 17 km de l'embouchure du Bouregreg, alimente la capitale en eau potable. Il crée ainsi une vaste entité paysagère de vallée côtière de 6000 ha, aux eaux désormais régulées et limitées.

Mais l'agriculture y est en difficulté du fait de la salinisation des eaux remontant de l'océan et de la faiblesse des phénomènes alluviaux. En parallèle, la pression urbaine contemporaine non régulée a produit son lot de décharges, de quartiers spontanés et insalubres. Et diverses installations artisanales ou industrielles ont partiellement occupé la vallée.

Un nouveau plan d'urbanisme ambitieux

À la suite de réflexions engagées depuis plus de 20 ans, plusieurs plans d'affectation se sont succédé jusqu'au plan d'aménagement spécial (PAS), un plan d'urbanisme ambitieux conçu par l'agence internationale d'architecture et d'urbanisme Reichen et Robert. Essentiellement concentré sur l'urbanisation, le PAS est en cours de mise en œuvre par l'AAVB, l'agence d'aménagement de la vallée du Bouregreg. Dans la logique de ce plan, la vallée est devenue le terrain de restructurations urbaines lourdes. Deux nouvelles infrastructures traversantes sont installées, dont le tramway qui dessert les deux villes et deux rocade urbaines au cœur de la plaine. La partie la plus urbaine de la vallée

est transformée en quartier luxueux avec un programme d'équipements et de commerces à rayonnement métropolitain et international (marina, grand théâtre, tour de 250 m de hauteur). Ces premières tranches d'aménagement sont finies ou en cours d'achèvement.

Des conséquences fâcheuses

Or le PAS présente de réelles limites: il prévoit une très forte urbanisation avec la construction de plusieurs milliers de logements dans le fond de vallée. Ce programme nécessiterait un travail d'ingénierie hydrologique complexe et coûteux pour sécuriser les bâtiments. Il créerait à terme une « ville nouvelle », déconnectée des zones urbaines la surplombant. La conséquence en serait une perte du milieu naturel et de biodiversité et une dégradation des sols et des terres cultivées, déjà mis à mal par le barrage. Ailleurs dans le monde, ces milieux précieux et rares en zone urbaine suscitent les projets les plus innovants pour tenter de les reconstituer. La valeur exceptionnelle de ce patrimoine naturel a d'ailleurs attiré l'attention de l'Unesco. La partie aval de la vallée, depuis le site archéologique du Chellah jusqu'à

LE PAYSAGE ET LE SYSTÈME TERRE

Le terme anglophone « landscape » est en général utilisé en y adjoignant le mot « design » ; cette discipline est souvent considérée dans le cadre d'un projet de « beautification », c'est-à-dire l'embellissement de l'existant. Autant dire un luxe non prioritaire, une question à aborder quand d'autres, plus vitales, sont réglées. Les publications nombreuses sur ce thème renforcent cette appréciation : le paysage est un produit pour les riches.

Cette façon de considérer la question du paysage est pour le moins réductrice. Avec l'entrée en force des problématiques du développement durable dans les disciplines de l'aménagement (climat, biodiversité, hydraulique, etc.), le paysage occupe une place de plus en plus prépondérante. « Plus vite, plus haut, plus fort », l'homme n'a de cesse de vouloir repousser ses limites. Pour ce faire, il utilise abondamment des ressources naturelles et rejette dans l'atmosphère, l'hydrosphère et les milieux terrestres, différentes molécules qui viennent modifier les équilibres naturels. Anticiper ce risque à l'échelle planétaire et locale est devenu crucial pour assurer l'avenir des écosystèmes et celui des sociétés humaines qui en dépendent.

Le paysage est la matrice de cette instabilité biologique, car il permet d'établir des stratégies visant à conforter le bien-être humain. C'est à travers le paysage que nous



Surat, Inde : projet de développement des espaces publics le long d'une rivière de la ville sur 4 km, soit 80 ha environ, conduit par l'atelier d'Alfred Peter. Perspective d'ambiance avant/après.

pouvons rendre plus opérationnelle cette notion « d'espace de fonctionnement sûr ». Particulièrement dans les milieux urbains où vivront en 2050 d'après l'ONU près de 70 % de la population mondiale. Cette croissance vertigineuse les a déterritorialisées, leur a fait perdre leurs ancrages, leurs liens avec les territoires adjacents. Le « système terre » a atteint ses limites en termes de capacités d'absorption des émissions et dégradations générées par le développement urbain.

Le travail sur le paysage, c'est chercher à produire la quasi-totalité de la nourriture des habitants d'une métropole moyenne dans un rayon maximum de 50 km ; c'est créer des formes de complicité avec les milieux humides pour recharger les nappes phréatiques ; c'est créer des canopées capables de répondre efficacement aux pics de cha-



© Alfred Peter

leur ; c'est créer des milieux qui encouragent la marche et les modes doux au détriment des modes motorisés ; c'est réalimenter les sols pour les rendre fertiles ... En résumé, investir dans le paysage, c'est pallier le manque de résilience de nos systèmes urbains face aux conséquences de la crise écologique qui est devant nous.

Grâce au paysage, le développement se relocalise et respecte les limites écologiques.

Nous avons longtemps été portés par la croyance que la technique résoudrait tous les problèmes. Cette fuite en avant nous oblige aujourd'hui à revoir fondamentalement notre modèle de développement ; le paysage y jouera à nouveau un rôle fondamental, car il est le lien puissant entre le bien-être de l'humanité et le « système terre ».

l'embouchure, entre dans le périmètre d'inscription de « Rabat, capitale moderne et ville historique, un patrimoine en partage » sur la liste du patrimoine mondial en 2012.

Une prometteuse démarche paysagère

La vallée a aussi fait l'objet d'une mission menée par l'INTA (*international urban development association*) en 2016-2017, sous l'égide de l'AFD (agence française de développement), afin de préciser les contours programmatiques et financiers du projet. La mission a mis l'accent sur la dimension paysagère et environnementale cruciale de la vallée et les limites économiques du modèle urbain. À la suite de cette mission, et avec l'aide de paysagistes et de scientifiques locaux, une prise de conscience de l'AAVB a permis de mettre en pause le PAS.

Puis l'agence a initié une « démarche paysagère » comme nouveau moteur de la réflexion sur l'avenir de la vallée. L'agence

de paysage JNC International a été chargée de proposer une vision ; ce qui a donné lieu à un plan d'orientation paysager (POP). Il n'est pas encore approuvé, mais il destine la vallée à devenir un immense parc métropolitain, doté de fonctions environnementales, de loisirs et agricoles qui assurera le lien entre les deux rives.

Il s'agit de valoriser la présence de l'eau et du végétal à travers divers programmes : *sports et loisirs, culture, patrimoine, pédagogie, paysage productif, réserves naturelles* tout en reliant les deux versants, et en se limitant à une légère urbanisation des coteaux. Deux projets ont ainsi été initiés par l'AAVB : une école de jardinage, achevée, et une ferme agro-écologique. Celle-ci, en cours d'étude par l'agence locale MBpaysage, constitue un projet pilote au Maroc qui allie agriculture raisonnée et activités de loisirs pour les habitants des deux cités.

Reste à vivement souhaiter que la capitale marocaine choisisse la voie du paysage. Ce choix en ferait sans aucun doute la première capitale dense de pays émergent à proposer un tel modèle d'aménagement, à la fois qualitatif, ambitieux et vertueux.

Mounia Bennani, *Villes - paysages du Maroc. La Découverte*, 2017.



RÉPONDRE AUX ENJEUX DES VILLES DU SUD PAR LE PAYSAGE

En s'appuyant sur des exemples de coopération, à Addis-Abeba, Ho-Chi-Minh-Ville et Sétif, Frédéric Ségur, directeur du service arbres et paysage au Grand Lyon, et Anaïs Prével, paysagiste à l'agence d'urbanisme de l'aire métropolitaine lyonnaise, analysent comment le paysage est un levier à la fois de préservation des ressources naturelles et de participation des habitants.

Notre civilisation est de plus en plus confrontée aux effets négatifs liés à la forme même de notre habitat, devenant essentiellement citadin: concentration des pollutions, amplification des impacts des canicules estivales par l'îlot de chaleur urbain, exposition au bruit et au stress...

Sans doute plus encore que les villes occidentales, les villes du Sud sont confrontées à de nouveaux enjeux liés au réchauffement climatique. Elles sont en tout cas certainement confrontées à l'urgence, du fait de la vitesse de croissance urbaine, et à l'ampleur accrue des événements « naturels » (mais issus des actions humaines): nombre et force des typhons accentués à Ho-Chi-Minh-Ville et salinisation des eaux, épisodes de sécheresse plus longs et pluies plus violentes à Addis-Abeba, désertification accrue à Sétif, etc.

La question du paysage dans les villes du Sud est intrinsèquement issue de ces enjeux: les paysages se transforment sous les effets des changements naturels et les paysages urbains, dont nous sommes responsables, doivent évoluer pour s'adapter. Le paysage comme approche a la spécificité de travailler avec le vivant. Il constitue donc une clé pour repenser nos villes.

La notion de ville végétale n'est pas nouvelle et a été explorée par de nombreuses civilisations dans tous les continents. Les théoriciens des métropoles modernes de la seconde moitié du XIX^e siècle par exemple avaient déjà intégré ces enjeux. Ils avaient proposé un modèle urbain organisé autour de réseaux de parcs et de promenades dont les fonctions et « services » attendus dépassaient largement les seuls objectifs d'embellissement. Ces derniers portaient déjà sur les questions d'amélioration de la qualité de l'air, d'ombrage, de santé et de bien-être.

Ce modèle a également été appliqué aux villes développées par la France dans ses anciens protectorats. Par exemple Saigon (Ho-Chi-Minh-Ville aujourd'hui) a été conçue comme une ville jardin composée de parcs et d'avenues plantées d'alignements régu-

liers d'arbres. Et cet héritage historique est aujourd'hui encore un élément central de l'identité de cette métropole.

La redécouverte des « services écosystémiques »

Les multiples bienfaits rendus par la nature en ville remettent en avant la question de l'équilibre ville/nature. La végétation, et en particulier la figure de proue qu'est l'arbre, est sans équivoque un facteur clé de la résilience urbaine. Le besoin d'ombrage, de rafraîchissement, la nécessité de prendre soin des ressources naturelles au premier rang desquels l'eau et le sol, les liens de notre santé mentale et physique à la présence de végétation en témoignent. Or les « solutions basées sur la nature » offrent tout un panel de mises en œuvre techniques susceptibles de traiter simultanément de nombreux enjeux urbains: lutte contre les îlots de chaleurs, gestion du cycle de l'eau et prévention des risques d'inondations, amélioration de la qualité de l'air, augmentation de l'attractivité résidentielle et économique, lutte contre l'érosion de la biodiversité...

Si ces ambitions et ces techniques se développent dans de nombreuses villes occidentales, elles sont aujourd'hui également au

cœur des attentes des métropoles en développement des pays du Sud. Aussi la protection et le développement de la nature en ville est un des sujets de coopération pour lequel la métropole de Lyon est de plus en plus sollicitée. Cette thématique peut être appréhendée à plusieurs échelles, selon des approches associant théorie et pratique.

Plusieurs échelles d'appréhension

La première échelle concerne la prise en compte des espaces de nature dans la planification urbaine, notamment pour les métropoles en forte croissance. Dès cette échelle, l'approche paysagère permet d'interroger les spécificités du contexte pour préserver les ressources vitales et s'accorder à la géographie.

En s'attachant tout d'abord aux « vides », en réalité pleins de vie, que sont les espaces non bâtis, l'approche paysagère appliquée au travail de définition du master plan d'Addis-Abeba a permis de préserver des corridors naturels autour des huit rivières traversant le territoire. Se constitue ainsi une importante trame verte et bleue, reliant au centre-ville les montagnes d'Entoto, Yerer et les zones naturelles de Menagesha et d'Aba Samuel. Aujourd'hui, la requalification de la principale d'entre elles, portée par le Premier



Face au réchauffement climatique, Addis-Abeba, comme de nombreuses villes du Sud, est confrontée à l'urgence, du fait de la vitesse de la croissance urbaine.



©UrbalLyon

L'héritage historique de Saïgon ville jardin reste un élément central de l'identité de Ho-Chi-Minh-Ville.

ministre, est le projet Sheger, porteur de l'image de la ville.

La deuxième échelle concerne la prise en compte du paysage dans les projets urbains. La plus-value du paysage à cette échelle est sa multi-appartenance. Chacun, quelle que soit sa profession et son statut, se sent concerné par le paysage dans lequel il vit. L'approche paysagère permet donc la mise en commun des points de vue des élus, des techniciens, des habitants, des professionnels, de tous horizons et de tous âges. Toutes les opinions ont la même valeur. Chacun s'approprie alors le paysage permettant ainsi la création de projets partagés. De ce fait, les concepteurs auront à cœur la qualité du cadre de vie, dans ses significations les plus diverses et en fonction des besoins locaux.

Travailler avec tous les acteurs

Le travail à Sétif a permis, grâce à la coopération, d'identifier le besoin de création d'une charte « trame verte ». Elle a été élaborée par les services de la ville (environnement, espaces verts, infrastructures, urbanisme) avec, entre autres, des chercheurs et des enseignants. La charte, à l'origine d'une récompense décernée à la ville depuis, est utilisée lors de la création de nouveaux quartiers. Elle a également été appliquée pour la réhabilitation de quartiers en difficulté avec des espaces publics en mauvais état. L'approche paysagère permet le dialogue avec les habitants. La création de micro-espaces verts en réponse à leurs besoins engendre une meilleure appropriation par la population.

La dernière échelle concerne la gestion des espaces de nature en ville, en termes

d'organisation comme de techniques. Elle se concentre souvent sur les arbres, dont la gestion nécessite des connaissances spécifiques souvent insuffisamment maîtrisées dans ces pays. Un travail de formation de formateurs locaux a été mené avec les acteurs locaux de Ho-Chi-Minh-Ville. Techniques de diagnostic sanitaire et mécanique des arbres, d'élague, afin d'améliorer la prévention des accidents et d'assurer la durabilité des plantations urbaines étaient au programme. Ces travaux ont été réalisés en partenariat avec des représentants universitaires afin de créer un lien scientifique susceptible d'accompagner la création de référentiels locaux sur le comportement des essences.

De la planification urbaine aux techniques d'arrosage

Reprenons nos trois échelles comme des poissons-pilotes nous permettant de synthétiser l'approche paysagère comme l'une des solutions face au réchauffement climatique. La préservation d'espaces de nature très en amont de l'urbanisation est essentielle pour la planification. Grands parcs au sein du tissu urbain, « hubs végétaux » à proximité des hubs multimodaux, chemins de l'eau intégrés en amont de la définition des zones à urbaniser, assureront un minimum pour la qualité de l'air et de l'eau.

Les notions de grande trame dans les villes du Sud interrogent la maîtrise du foncier pour les déplacements et les réseaux. Mais le défi est plus intense encore pour dédier du foncier au non bâti et le préserver au fil du temps et des pressions. Les outils à construire sont donc ceux de conservation du foncier.

Pour la conception des projets urbains, la définition du végétal est désormais intrinsèquement entremêlée à celle du dessin des rues et des bâtiments. C'est une capillarité maximum qui évitera la création d'îlots de chaleur générés par des surfaces imperméables et arides.

Enfin, lors de la réalisation des espaces de nature, on choisira des essences adaptées aux changements climatiques. Seront aussi pris en compte les types de sols, les faibles ressources en eau, les techniques d'arrosages (oyas, paillage, goutte à goutte, récupération et conservation des eaux de pluie ou des puits). Autant de données capitales pour les territoires du Sud soumis aux aléas naturels, à la raréfaction des ressources, à la pression démographique...



©UrbalLyon

La charte « trame verte », définie dans le cadre de la coopération entre le Grand Lyon et Sétif en Algérie, est mise en application dans toute conception de nouveau quartier.

AGIR PAR ET POUR LE PAYSAGE

Ariella Masbounji, architecte-urbaniste, inspectrice générale de l'administration du développement durable jusqu'en 2016, grand prix d'urbanisme 2016, a, au titre de ses ateliers-débats et de ses ouvrages reconnus, investi le thème « penser la ville par le paysage ». Elle a autorisé « Villes en développement » à présenter quelques-unes de ses réflexions autour de ce sujet, sachant que les villes sont aujourd'hui au pied du mur et obligées d'inventer des solutions résilientes, en matière de durabilité.

Le paysage est la « pensée du vide », par opposition à l'art de l'architecte qui pense les pleins, même si ce dernier doit travailler les creux, les plis de la ville, selon les termes de Henri Gaudin. Le paysage est sans doute la discipline la plus à même d'agir sur ce qui se développe malgré toutes les injonctions pour freiner cette « ville territoire ». Autour et entre les villes, croît une ville invisible dans le mental des professionnels intervenant sur le territoire. Elle semble invisible aussi à l'usager qui ne lui confère aucune identité particulière. Elle appelle, pour être soignée au même titre que la ville constituée, un diagnostic sans complaisance qui fasse état de ses atouts et de ses handicaps. Il s'agit d'anticiper sa constitution en la dotant de qualités en appui sur sa réalité physique, géographique, humaine, et institutionnelle.

Le paysage est un mode de penser les rapports de l'urbain aux sites et de préparer les villes du futur. Il offre en effet des guides de lecture, de décodage et de représentation à grande échelle.

La mise en contexte et en perspective d'Ariella Masbounji rend évident le recours au paysage comme levier pour inventer un nouvel urbanisme qui corresponde aux attentes, aux usages, aux pratiques des habitants des villes en développement. Faire retour au site, c'est s'appuyer sur les dimensions géographique et spatiale du milieu naturel tel qu'il préexistait avant les grandes vagues d'urbanisation à l'œuvre depuis le XX^e siècle.

L'approche de la « grande échelle » apparaît ainsi pertinente pour les villes du Sud, dont un grand nombre, en Afrique notamment, ont une histoire récente ou une matérialité constituée en grande partie pendant la période coloniale.

Benjamin Michelon



© Marianne Durand

Décrypter les échelles de temps et d'espace

Cette grande échelle, si nécessaire en Europe, s'extrapolerait sans doute aux villes en développement, en pleine croissance souvent incontrôlée... Ainsi Bernard Lassus suggère d'observer: « d'abord en adoptant l'attention flottante pour s'imprégner, au cours de longues visites à diverses heures du jour et par tous les temps, du site, de ses alentours et « faire l'éponge » de sol à ciel jusqu'à presque l'ennui. Puis peu à peu chercher des points de vue préférentiels, déceler les micro-paysages, les perspectives qui les lient, repérer, tester les échelles

visuelles et tactiles... tout en plongeant dans les archives et découvrir ses lieux-dits, ses contes, ses histoires... Puis analyser l'existant et découvrir dans l'usage même des lieux ce qui a été occulté par l'usure du quotidien et est en train de disparaître, et s'il conviendrait de s'en ressouvenir. »

« Il nous faut, tout autant, poursuit-il, amener au visible les traces des nouvelles pratiques, non encore identifiées: ainsi le non visible, à du visible et à l'évident. Chaque cas, particulier implique d'initier des approches spécifiques. Celles-ci sélectionnées, précisées peuvent devenir de nouvelles orientations. »



© B. Michelon

Une approche effervescente des sites

Michel Corajoud, dans un texte célèbre, engageait à se poser un maximum de questions sur le site, à l'arpenter pour consigner des observations, même les plus ténues, à tenter l'ubiquité pour éviter de ne noter que les points les plus saillants, à sortir du site, à représenter en permanence toutes les échelles en passant de l'une à l'autre pour tenter d'appréhender à la fois l'ensemble et le détail, le proche et le lointain.

La discipline du paysage enrichit le mode d'intervention sur ces grands territoires. Elle donne une plus grande liberté en regard des modèles historiques de la ville, une familiarité avec l'espace ouvert et l'horizon, un rapport au temps plus patient et une conscience de l'aléatoire.

« Se représenter l'héritage pour pouvoir en formuler un à notre tour ». Alexandre Chemetoff résume bien cette attitude qui consiste à « mettre en avant des choses simples qu'on avait pu oublier, les plaines, les coteaux, en insistant sur les rapports qui régissent ces choses ».

Préparer les territoires à leur future urbanisation

Le paysage appliqué à la conception urbaine est l'art idéal pour préparer les territoires à leur future vocation. Il est un mode de penser les rapports de l'urbain au site d'accueil. Géographie, horizons, lecture territoriale d'une autre échelle, pensée du vide, jeu avec l'aléatoire, lenteur des temps de transformation d'un espace végétal... sont autant de guides pour agir sur une ville peu maîtrisable, faite d'objets hasardeux, d'initiatives multiples, où le bâti s'est construit au gré des opportunités.

L'art du paysage est ainsi un laboratoire pour investiguer de nouvelles méthodes urbaines. La lenteur du paysage, par contraste avec le rythme effréné de fabrication de la ville, s'illustre dans son mode de pensée. Le dessin, un dessin ouvert, joue sur la manière de générer la forme. Fécond, il porte en lui les germes du changement, sans figer ce dernier et sans l'idée ni d'une ville finie ni prisonnière des desiderata de ses concepteurs. L'art du paysage prend une importance accrue face aux défis climatiques, environnementaux et en termes de biodiversité. Il devrait fonder l'urbanisme et la gestion du territoire de demain.



La forêt urbaine de Johannesburg

Témoignage

L'AFRIQUE, PAYSAGES ET APAISEMENT

Stéphanie Rivoal, secrétaire générale du Sommet Afrique France 2020 qui se tient à Bordeaux du 4 au 6 juin, sous l'intitulé Villes et territoires durables livre sa perception du paysage.

Notre imaginaire sur l'Afrique est communément bâti sur des paysages naturels, sur des espaces où la présence humaine est discrète et passagère. Ces paysages existent et j'ai la chance de pouvoir parfois m'en émerveiller. Images d'Épinal ou paradis perdus, ils sont à la fois le trésor et le carcan de l'Afrique rêvée par l'Occident.

Mais les espaces que je traverse sur le continent sont davantage urbains. Ils émergent d'une soif de modernité confrontée à la brutalité d'une raison économique, par ailleurs productrice d'ingéniosité technique ou sociale. Ils sont à chaque fois une carte d'identité de la vie des habitants. Pensées ou improvisées, les enclaves vertes des villes africaines transmettent immédiatement un sentiment d'apaisement dans le chaos ambiant. Au gré de mes déplacements, je l'ai ressenti dans différents lieux.

Au Caire, je me suis ressourcée dans le parc Al Azhar. Cet îlot de sérénité m'a extraite du bruit et de la fatigue de la grande métropole. En parcourant ce lieu reconquis par la classe

moyenne locale, je me suis réconciliée avec l'agitation de la rue.

Kampala est une ville verte sans espace vert. La sensation de nature est partout, sur chaque colline, les arbres forment un écran à l'activité urbaine. Malgré l'altitude de la ville et sa frénésie, on est libéré d'un éventuel étouffement par la nature présente à tous les coins de rue.

J'ai été sidérée par la forêt urbaine de Johannesburg. Un ouvrage humain impressionnant dans lequel la ville s'échappe et se recrée. Un poumon vert fait de millions d'arbres, en partie habité, pas vraiment sauvage mais espace salubre dans une ville frappante de modernité.

La prise en compte de la nature dans les villes africaines est souvent évidente, même si elle se heurte parfois au modèle de villes minérales modernes. Bien souvent, la nature s'impose tantôt verte, tantôt poussiéreuse. Les espaces de respiration dédiés dans les mégapoles africaines sont indispensables. Indispensables pour créer de nouveaux liens sociaux, ou recréer des liens parfois oubliés.

SOMMET
Afrique-France
Ville Durable
Bordeaux 4-6 juin 2020

BORDEAUX
4, 5 et 6 JUIN 2020
sommetafriquefrance2020.org

**CHANGER LES VILLES
POUR CHANGER LA VIE**

LE PAYSAGE ET LA VILLE

Étymologiquement, le terme de paysage est associé à la notion de pays: c'est «l'étendue du pays que l'on voit d'un seul aspect». Le paysage fait donc appel aux sens et, par extension, à la sensibilité du promeneur, du voyageur ou du contemplatif. Suivant cette observation, l'individu perçoit des fragments du territoire. Une relation émotionnelle se noue entre l'homme et l'espace qu'il observe et analyse.

Par extension, l'expression artistique permet de faire évoluer le concept, de la sensibilité à la subjectivité de cette représentation contemplative: le paysage devient alors un objet constitutif de la peinture. Arrière-plan de scènes de la vie quotidienne, vue large de grandes étendues, le thème du paysage ne va pas cesser de se renouveler au gré des courants artistiques. Il demeurera l'un des grands sujets de la peinture et, plus tard, de la photographie.

Parallèlement, le «paysage» évolue comme la société qui s'industrialise. Le rapport au territoire change. La notion se transforme d'un aspect statique à un aspect dynamique, avec l'introduction d'un «séquençage» de paysages. Le paysage se modèle sous l'effet de l'action des hommes qui s'approprient l'espace en l'urbanisant, l'étirant et le transformant. Dans le même temps, la littérature prend le relais pour décrire les effets et les travers du paysage urbain qui s'invente (Cf article de Françoise Chenet-Faugeras, *L'Invention du paysage urbain*, revue *Romantisme*, n° 83). Dickens, Zola ou Gorki ont peint les quartiers sordides européens. Plus récemment, sur les villes en développement, Mabankou, Trouillot, Tchak ont pris le flambeau en convoquant les paysages urbains des quartiers.

Le renouveau d'intérêt pour «faire la ville à la campagne», comme le suggérait Alphonse Allais, et le changement climatique remettent sur le devant de la scène la question paysagère et changent la donne. La préoccupation pour le paysage accompagne l'ambition de recréer une qualité de vie urbaine dans les villes qui concentrent, depuis 2007, plus de la moitié de la population et subissent une croissance exponentielle.

B. Michelin

Se documenter sur le paysage et les villes en développement oblige à passer par les manuels, les guides de bonnes pratiques, sans même que le paysage n'y soit un point d'entrée. Dans les pays du Sud aussi, le paysage s'est affirmé depuis quelques décennies comme une clé de lecture et d'action. Mais la diversité des interventions rend encore difficile de les identifier et d'exprimer la complexité liée aux différentes approches mises en œuvre autour du paysage.

Il faut donc dans un premier temps se référer aux travaux de professionnels défricheurs. Si aujourd'hui les paysagistes publiant sont principalement des hommes (G. Clément, A. Chemetoff, M. Corajoud, M. Devignes.), un article de Bernadette Blanchon rend hommage aux femmes paysagistes pionnières en France. Les parcours d'Ingrid Bourne, Isabelle Auricoste et Marguerite Mercier reflètent la façon dont les engagements profonds de certaines femmes dans des idées et des pratiques alternatives ont élargi le domaine de l'architecture du paysage et ouvert de nouvelles perspectives.

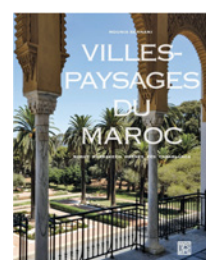
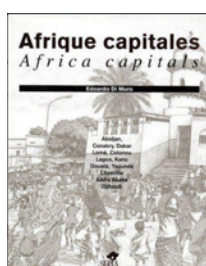
Parmi les contemporains, on retiendra l'ouvrage consacré à l'Agence TER. En amont des projets d'urbanisme, ces paysagistes ont en commun de participer à la conception d'un «urbanisme des milieux vivants», prenant le paysage comme un cadre global. «Il s'agit dorénavant de croiser gestion des eaux, vie urbaine, situa-

tions et acteurs au sein d'une démarche de co-construction. L'ambition est de créer des territoires écosystémiques.»

L'histoire peut aussi nous éclairer sur la pratique. Mounia Bennani, dans *Villes - paysages du Maroc*, dresse un panorama de l'art des jardins et de la création des villes au Maroc. La paysagiste montre que si le Royaume est réputé pour avoir été dès 1912 une nation-laboratoire où ont été expérimentées de nouvelles méthodes d'urbanisme et d'architecture, il s'est aussi illustré dans la mise en œuvre d'une intéressante stratégie nationale de paysagisme urbain et d'un réseau patrimonial de parcs et jardins publics.

Enfin, il n'est pas interdit de puiser dans les productions artistiques, comme celles d'Edoardo di Muro. Dans son album *Afrique capitales*, richement illustré, l'Afrique des villes apparaît, avec la variété des formes d'habitat, la diversité ethnique, les contrastes sociaux. Scènes de rue, de marché, petits métiers, sont décrits avec le plus grand réalisme. Les dessins s'apprécient pour leur valeur documentaire.

Agence Ter, sous la direction d'Ariella Masboungi, *L'Urbanisme des milieux vivants*, Ed Parenthèses, 2019.
Bernadette Blanchon, *Trois femmes paysagistes pionnières en France*, in *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°35, p125-138, 2018.
<https://journals.openedition.org/ha/983>
Edoardo di Muro, *Afrique capitales*. Ed Sepia, 1995.
Mounia Bennani, *Villes - paysages du Maroc*: Rabat, Marrakech, Meknès, Fès, Casablanca, La Découverte, 2017.



Ce numéro est publié par l'Association des professionnels des villes en développement, avec le soutien du ministère de l'Europe et des affaires étrangères.

Directeur de publication: Benjamin Michelin, président d'AdP-Villes en développement

Rédacteur en chef: Benjamin Michelin

Comité de rédaction: Pierre-Arnaud Barthel, Gipsy Beley, Franck Charmaison, Xavier Crépin, Djamilia Ioualalen-Colleu, Sylvie Jaglin, Camille Le Jean, Marianne Malez, François Noisette, Julie Salagnac-Diop.

Secrétaire de rédaction: Marianne Durand, AdP-Villes en développement.

Traducteur: Kevin Riley.

Mise en page: Stéphane Pinquier, contact@eolica.fr

Ce bulletin est en ligne sur le site de AdP-Villes en développement

www.ville-developpement.org

Abonnement, 4 numéros par an, 30 euros—ISSN 1151-1672

